

TESS BARTHÉLEMY

MÉMOIRE DE FILLE

UN FILM DE
JUDITH GODRÈCHE

D'APRÈS L'OUVRAGE DE
ANNIE ERNAUX

© ÉDITIONS GALLIMARD, 2016



FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE 2026
UN CERTAIN REGARD

VALÉRIE DRÉVILLE
VICTOR BONNEL
ARIANE LABED

MOANA FILMS et WINDY PRODUCTION
PRÉSENTENT

MÉMOIRE DE FILLE

UN FILM DE
JUDITH GODRÈCHE

D'APRÈS L'OUVRAGE DE
ANNIE ERNAUX

© ÉDITIONS GALLIMARD, 2016

2026 - FRANCE - 1.85 - 5.1

DURÉE : 1H57 MIN

AU CINÉMA LE 30 SEPTEMBRE

MATÉRIEL PRESSE TÉLÉCHARGEABLE SUR WWW.JOUR2FETE.COM



FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE 2026
UN CERTAIN REGARD

RELATIONS PRESSE
LE BUREAU DE FLORENCE

Florence Narozy
florence@lebureaudeflorence.fr
Mathis Elion
mathis@lebureaudeflorence.fr
06 86 50 24 51

DISTRIBUTION
JOUR2FÊTE

Sarah Chazelle et Étienne Ollagnier
01 40 22 92 15
contact@jour2fete.com

SYNOPSIS

Annie Ernaux est sollicitée pour une signature de son dernier ouvrage dans la ville de son enfance, Rouen. Alors qu'elle s'y rend, elle est prise d'un vertige et replonge dans le souvenir de l'été 1958, celui de sa première nuit avec un homme. Nuit dont l'onde de choc s'est propagée violemment dans son corps et sur le reste de son existence.



A woman with long brown hair, wearing a light blue patterned dress, is running away from the camera down a paved street. The street is lined with trees that have yellow and green autumn leaves. In the distance, a small, light-colored van is parked or moving slowly. The scene is captured in a soft, cinematic style.

LETTRE DE ANNIE ERNAUX

J'ai regardé le film de Judith Godrèche avec une émotion très vive et d'une nature particulière. Comme si mon livre trouvait là sa *réalisation*. Je veux dire ne cessait pas d'être la mise au jour par des mots de ce qui a bouleversé ma vie à 18 ans et en même temps était devenu, grâce au film, quelque chose de plus vaste, général, une histoire, une mémoire *de fille*. Tout est autre par rapport à la réalité du souvenir et tout est semblable. Comme dans le livre, je pourrais dire de celle qui m'incarne à l'écran – Tess Barthélemy, admirable – « elle est moi, je suis elle ». Avidé de liberté mais désarçonnée, gauche, dans un milieu de jeunes nouveau pour elle et subissant dans la stupeur un premier rapport sexuel violent.

Après avoir lu le scénario, j'avais écrit à Judith Godrèche que j'avais trouvé en celui-ci une *fidélité intérieure*. Ce qui me frappe aussi, en voyant le film, c'est sa subtilité et sa délicatesse. Tout voyeurisme est écarté et il n'y a pas davantage de démonstration. Judith Godrèche ne démontre rien. Elle déroule ce que devient l'existence d'une fille *après*, dans sa tête et son corps, dans son rapport aux autres, à l'image d'elle-même, à la vision d'un avenir qu'on ne désire plus. Ce ravagement informe que la lecture du *Deuxième sexe*, un jour, est venu éclairer.



Emmanuelle Piet et Sophie Lascombes du Collectif Féministe Contre le Viol ont vu le film de Judith Godrèche : « Mémoire de fille », elles en parlent.

Le film, au plus près du texte d'Annie Ernaux, son rythme, nous fait vivre avec justesse la mise sous contrainte d'une très jeune fille aide monitrice dans une colonie de vacances. L'actrice, à travers son personnage, nous fait ressentir son malaise, son incompréhension de la situation.

La stratégie de l'agresseur est montrée par les actions de cet homme, chef des moniteurs, professeur de métier, violent avec les enfants. Il va développer son piège : l'isoler, la ridiculiser, lui faire croire qu'elle lui plaît.

Comme trop rarement dans les récits de violences sexuelles, nous sommes dans ce film, à la place de la victime perdue qui se trouve prise dans cette toile d'araignée et y est atteinte au plus profond d'elle-même. Le malaise que met l'agresseur en place est perceptible.

L'agression est filmée du point de vue de la victime, rien n'est montré. Son seul point de vue, une ampoule, comme souvent nous le raconte les victimes dont l'esprit s'échappe aux pires moments. A nouveau, on ressent ce malaise, magnifiquement transmis.

La première expérience de liberté hors de sa famille pour cette très jeune fille, prend rapidement les traits d'une lutte contre l'impact des violences dans sa vie, dans son corps.

« Mémoire de fille » nous amène à nous questionner sur la difficulté de se faire comprendre à la suite des violences subies.

Un rare film qui tend à parler d'agression sexuelle, de viol, du côté de la victime.

Viols Femmes information : 0800 05 95 95

Violences Sexuelles dans l'Enfance : 0805 802 804

Collectif féministe contre le viol : <https://cfcv.asso.fr/>

ENTRETIEN JUDITH GODRÈCHE

Comment avez-vous découvert MÉMOIRE DE FILLE, œuvre majeure d'Annie Ernaux ?

Je réfléchissais à mon prochain projet, après avoir enchaîné la série ICON OF FRENCH CINEMA, en 2023, et le court métrage MOI AUSSI, en 2024. On m'a suggéré de me plonger dans « Mémoire de fille » et ce fut une évidence : le regard d'Annie sur le monde, sur la domination masculine, sur le désir d'appartenir à un groupe. Annie met son vécu au service du dévoilement de mécanismes collectifs. Elle considère ce qui lui est arrivé comme susceptible d'être situé sociologiquement et historiquement : à travers son histoire, nous avons la possibilité de nous rencontrer nous-même.

Du "je" d'Annie Ernaux émane un "nous". Grâce à ce livre, j'ai pu réfléchir sur mon rapport au monde, à la société, et ainsi mener ces questionnements vers mon désir de cinéma.

Vous emparer de ce texte était-il aussi un moyen de dialoguer, à nouveau, avec la jeune fille que vous avez été ? On ne peut s'empêcher d'établir un parallèle avec votre parcours, au départ...

La question d'un rapprochement avec notre vécu se pose pour tout le monde. Les thèmes abordés dans le livre aussi : le désir d'appartenance, la honte, le consentement, le sentiment de ne pas être à sa place. Combien de jeunes personnes cherchent désespérément leur place dans le monde et se mesurent à travers le regard des autres ? « Mémoire de fille » m'a aidée à comprendre un peu plus la domination qui structure nos vécus et, ce faisant, nous incite à emprunter collectivement le chemin de l'émancipation. Ce récit est universel. Car ce qu'Annie raconte, c'est le lot de nous toutes : une femme sur deux a déjà subi une violence sexuelle en France.



Avez-vous pu rencontrer Annie Ernaux ? L'avez-vous consultée, éventuellement, le long du processus d'écriture de votre film ?

Je lui ai écrit une lettre. J'évoquais les années qui nous séparent et pourtant, nous rapprochent : pour se raconter, il faut prendre le temps du recul sur le paysage de nos vies.

Annie a très vite répondu en proposant une rencontre. Nous nous sommes rencontrées dans sa maison d'édition, j'étais très fébrile. Immédiatement, quelque chose de très naturel s'est mis en place. Grâce à elle, je me suis sentie à ma place, ancrée dans cette rencontre. Je lui ai décrit le film que je voulais faire. L'idée d'un film méta lui plaisait beaucoup. Elle a dit oui.

Notre deuxième rendez-vous a eu lieu chez elle à Cergy. Je voulais lui poser des questions, pour nourrir le scénario de tout ce qui n'est pas dans le livre. Elle m'a montré ses tentatives d'écriture, avant qu'elle n'aboutisse au texte que l'on connaît. Elle était d'une grande générosité. Je me suis mise à imaginer, à inventer des personnages qui pourraient incarner certaines phases de sa construction psychique, de son chemin vers l'engagement et l'émancipation.

Je prenais beaucoup de notes : toutes les musiques qu'elle écoutait, la liste des chansons paillardes qu'elle ne connaissait pas à l'époque, quand on la découvre en 58 dans le film, ses lectures, ses amies. On a beaucoup parlé de cinéma également, des films qui l'ont bouleversée comme WANDA, de Barbara Loden. J'entendais son émotion aussi. Son trouble quand nous parlions de Rouen, de certaines rues qu'elle refuse toujours de prendre car l'émotion l'assaille. Ce trauma est bien présent.

Annie a longtemps craint de mourir avant d'avoir écrit « Mémoire de fille », « le trou inqualifiable, le texte toujours manquant ».

Avec tout cela en tête, c'est seulement après avoir noirci des cahiers entiers de notes, des dessins représentant les lieux, des citations, des enregistrements, que j'ai commencé à rédiger le scénario. En parallèle, je relisais toute son œuvre, écoutais toutes les émissions de radio, les interviews. C'est comme ça que j'ai découvert cet entretien de 2020 dans la série documentaire LSD " Violées une histoire de dominations ». Dans ce documentaire, elle emploie le terme « viol », qu'elle a longtemps refusé, pour décrire l'expérience vécue par la fille de 58. « Quatre ans après la parution de « Mémoire de fille ». Elle dit « Quand vous prononcez ces mots, maintenant j'en vois l'ampleur, l'ampleur de la violence, l'inadmissible. Vous avez raison et maintenant, j'ai raison de dire viol ».

Annie a-t-elle lu plusieurs versions du scénario ?

Oui. Je lui ai fait lire de nombreuses versions du scénario, j'ai partagé avec elle tous les essais des actrices et des acteurs.

C'est elle qui vous l'a demandé ? Ou c'est vous qui aviez besoin d'être rassurée ?

Il n'y a jamais rien eu d'intrusif de sa part. Aucune ingérence. Elle m'a fait quelques suggestions sur les dialogues, mais elle m'a surtout laissée libre. Il était impératif, pour moi, qu'elle soit tenue au courant à chaque étape. Je ne pouvais pas adapter un récit qui parle de l'absence de contrôle sur ce que l'on vit, parce qu'on est pris dans un système et dans un groupe, et prendre moi-même ce contrôle, en tout cas ne pas partir comme une voleuse le livre sous le bras. Je me pose bien trop de questions pour ça, de toute façon. J'ai un rapport à la légitimité assez compliqué, vous savez... cette question de la place, au fond, qui me touche infiniment chez elle et dans ses écrits. « La Place »... comme le titre de l'un de ses livres... Ce sentiment d'illégitimité me limite et me motive. Dans le fond, cette communication régulière et ses lectures des différentes versions ne m'ont pas du tout empêchée d'inventer des personnages des séquences des dialogues. Environ 60 % du scénario n'est pas dans le livre. Quand Annie a vu mon film, elle m'a dit que j'avais raconté son histoire tout en disant ce que je voulais dire. Et que le film était « pour toutes les femmes ».

L'utilisation intermittente de la voix off, que l'on retrouve tout le long, est le premier élément frappant de votre film. Il y a d'abord celle d'Annie, l'écrivaine de 70 ans qui ouvre le récit, puis celle d'Annie, la jeune fille de 17 ans et demi qui la relaie et ainsi de suite. Que vouliez-vous dire à travers le « dialogue » de ces deux voix off ?

Annie le dit lors de la promotion de « Mémoire de fille » en 2016, elle a voulu rejoindre la fille de 58 par l'écriture. Ce rendez-vous avec le passé lui coûte, il se fait dans une forme de douleur, comme elle dit, "on fuit certains livres", mais elle y parvient. Je me suis posée la question : comment incarner ce rendez-vous qu'elle a eu le courage de prendre avec elle-même ?

Le cinéma permet la réincarnation au sens propre du terme, je peux filmer ce qui n'est plus, "l'autre", la fille de 58, et, à travers ces deux incarnations, cette femme, à 50 ans de différence, et leurs voix, je tente de reproduire le geste initial d'Annie. Ce mouvement. Rejoindre celle qu'on était pour pouvoir avancer. Et puis les films





sur les violences dont nous sommes victimes dans l'enfance, dans la jeunesse s'attardent rarement sur « l'après », sur les conséquences. C'est aussi ce que je voulais filmer sur le visage de cette femme de 70 ans. Ne pas réduire ce récit à l'incarnation de la jeunesse. Sur l'écran, que le visage de l'écrivaine aujourd'hui prenne tout le cadre. C'est le visage d'une femme qui a passée tant d'années dans une forme de silence, sans pouvoir mettre les mots sur ce qui lui est arrivé à la colonie et après la colonie. Le vaginisme, l'aménorrhée, la boulimie... ces sujets dont on parle si peu sont également au cœur du film.

Parlez-nous de l'Annie de 1958, au cœur d'une grande partie de ce récit tout entier travaillé par le thème de la mémoire. Comment souhaitiez-vous que l'on perçoive cette jeune provinciale au moment où nous la découvrons dans votre film ?

Je voulais ancrer le personnage de cette fille de 17 ans et demi, chez elle à Yvetot, avant le départ pour cette colonie. Montrer son assurance, sa joie de vivre, son intrépidité. Elle ne connaît rien du monde qui l'entoure, sa mère la tient à l'écart de tout danger. Quand nous la découvrons, Annie ne pense qu'à une

chose, « quitter ce trou ». Elle vit à travers les livres, c'est par eux qu'elle connaît le monde. Elle porte en elle un désir, un rêve. Et c'est dans cet état, dans cette perspective idéalisée qu'elle part comme monitrice dans une colonie de vacances, dans l'Orne. C'est la première fois, son premier départ. Elle s'est raconté toute une histoire autour de ce stage de monitrice. Elle imagine rencontrer des gens cultivés et vivre un été formidable avec eux. Elle part à la rencontre d'un destin romanesque... Une fois sur place, la réalité est toute autre. Elle n'a pas les codes, pas l'expérience des autres, mais elle est dans ce mouvement, celui de son désir d'appartenir au groupe, quoi qu'il arrive.

On le perçoit d'autant mieux que vous la filmez souvent en gros plan. Ou alors bord cadre, en train d'observer les autres. Est-ce à dire que le récit tout entier est filmé à travers son point de vue ?

La caméra subjective permet d'être au plus près d'Annie, de son parcours. Je voulais regarder ce qu'elle regarde, que le spectateur puisse être entièrement à sa place à elle. J'ai énormément travaillé là-dessus en amont, pour qu'elle ne soit jamais perçue à travers le regard de H.

J'ai réfléchi à un découpage qui exclut toute érotisation. L'enjeu, comme dans le texte originel, est de vivre ce que vit Annie au moment où elle le vit. Cette même immersion que nous permet l'écriture d'Annie Ernaux. J'ai visionné beaucoup de films, notamment FISH TANK, qui m'avait marqué à sa sortie, cette manière dont Andrea Arnold filme sa jeune héroïne.

Plus le personnage d'Annie s'émancipe, plus les cadres changent. Ils deviennent plus posés, plus larges, plus matures en quelque sorte, ils évoluent avec elle. Jusqu'au dernier plan du film où les deux Annie se font face. Durant toute l'élaboration du découpage, je restais concentrée sur la courbe émotionnelle et le prisme sensoriel du personnage.

La B.O. du film, composée par le duo Faux amis, participe de cette approche immersive, très sensorielle également. Comment avez-vous travaillé avec eux ?

La musique arrive par Annie, avec Annie, et devait impérativement devenir la "musique d'Annie". Je voulais mixer le passé et le présent. Que ce choix se reflète dans la composition de la bande originale.

Elle est construite aussi sur ce principe de mémoire. Le souvenir des musiques de l'époque, celles qu'Annie écoutait, Brassens, « Je suis un voyou », celles qui passaient à la radio, et la musique composée par Faux amis, qui s'apparente à la musique intérieure des deux Annie.

Nous voulions éviter à tout prix "l'illustration" par la musique, il fallait que la musique s'impose comme une nécessité. Ce même principe d'immersion. Être au plus proche du personnage, du cœur de l'image - pour aller vers l'extérieur.

Nous avons beaucoup travaillé sur l'idée de l'espoir, au début du film. Qu'est-ce qu'une mélodie pleine d'espoir ? Et nous avons joué avec l'idée du conte de fées - le point de vue déformé, idéalisé d'Annie sur les scènes auxquelles elle assiste : les musiciens faisaient constamment l'effort de se mettre "à sa place".

La question de l'envahissement de la musique - donc de sa présence - s'est aussi posée. Il fallait laisser la place au personnage. La place aux sons du réel - à la vie. Ne pas couvrir le tout d'une nappe musicale qui prendrait le dessus - comme une béquille, un soutien dramaturgique.

Dans notre bande sonore, la plupart du temps, les voix priment sur le reste. Mais par endroits nous avons décidé de laisser la musique l'emporter. Couvrir les larmes, les soupirs, les respirations, ces décisions -là nous ont pris du temps et de l'attention : ma volonté était de ne rien laisser au hasard. La musique est un langage - et dans le film, il fallait que ce soit le langage de cet être humain.



Je diffusais également de la musique sur le tournage, pour que le jeu des actrices et des acteurs en soit impacté, je le fais souvent, ce qui est un challenge pour l'ingé son. Je demande en amont une playlist à certaines et certains actrices et acteurs et je me promène avec une petite enceinte, pour pouvoir jouer un morceau, lors d'un plan.

Dans la dernière partie du film nous assistons au moment où Annie découvre la philosophie - c'était important pour vous que cette séquence avec la professeure du Lycée Jeanne d'Arc fasse partie du film ?

Je n'ai pas écrit cette séquence pour avoir un effet pédagogique ou instructif sur le spectateur : je lui fais confiance. Mais par contre, il était important pour moi de montrer les risques qu'a pris cette prof de philosophie à l'époque. Elle donnait alors des cours à des jeunes filles bourgeoises et militait pour l'indépendance de l'Algérie... c'est sa marginalité et son courage qui m'intéressent. Justement "l'entre les lignes" - cette indépendance vis-à-vis d'une société et d'un gouvernement. Non pas d'expliquer au spectateur qui était Sartre.

Vouliez-vous faire exister le groupe davantage ?

Oui et non - le film est vraiment du point de vue de cet être qui est en marge du groupe. Il est vrai que les personnages et les actrices et acteurs me donnaient envie de filmer plus de scènes de groupe - mais j'ai dû faire un choix également lié à l'économie du film et à toute la partie qui m'importait car elle est essentielle : l'après trauma. L'après colonie.

À propos de H, l'agresseur d'Annie qui est aussi le moniteur-chef de la colonie, vous filmez de façon saisissante son premier contact physique avec elle lors d'une surprise-party. Il surgit plein cadre, obstruant toute issue. Une scène étouffante, muette mais très parlante...

H. entre dans le champ, littéralement, brutalement, pour que l'on vive son irruption dans l'espace d'Annie comme un envahissement. J'ai choisi une mise en scène assez épurée, celle qui me semblait la plus adéquate pour raconter la violence de cette intrusion... Dans la scène où il l'entraîne pour danser un rock, nous avons utilisé une technique particulière, sur certains plans, c'est l'actrice qui portait la caméra, le ronin, qui devenait son point de vue sur lui.



Une violence sèche que l'on retrouve dans la séquence cruciale du film, la première fois traumatique d'Annie avec H. Scène sans glamour ni nudité explicite : la brutalité des faits se lit uniquement dans le regard d'Annie et son ressenti. A rebours de nombreuses scènes de défloration au cinéma ?

Je voulais que la spectatrice et le spectateur ne puissent être qu'Annie. Pour être fidèle à ce que j'ai lu et pour être fidèle, aussi, à une réalité. Dans le livre, sa description est littéraire, clinique. Après, on sait bien qu'au cinéma, dès lors que quelque chose est filmé, cela participe de l'enjolivement, voire de la sacralisation du moment. On lui donne une place certaine rien qu'en la filmant. J'ai passé plusieurs mois à réfléchir à la mise en scène de ces séquences. Comment rendre l'érotisation impossible. Je voulais à tout prix éviter de donner l'impression d'inviter la spectatrice ou le spectateur à avoir un point de vue extérieur. Pas question d'en faire une voyeuse, un voyeur. Il nous a fallu deux semaines de répétition avec Tess Barthélémy et Victor Bonnel, les deux acteurs, avec et sans Joachim Philippe, le chef opérateur (qui a travaillé entre autres avec Ken Loach et Andrea Arnold), et avec la présence de Paloma Garcia Martens, coordinatrice d'intimité. Même chose pour toutes les séquences d'intimité. Mon découpage était extrêmement précis, nous avons créé un story board et l'emplacement de la caméra, du cadre était défini au centimètre près. Il s'agissait aussi de faire vivre le hors champs - le cinéma c'est aussi ça, ce qu'on ne voit pas. Comment le raconter.

Cette violence n'est pas circonscrite aux seules agressions sexuelles de H. Vous montrez aussi la violence classiste dont est victime Annie, un rejet social relayé en partie par les filles du groupe, immédiatement hostiles à son égard. Elles ne lui apportent aucun soutien... Pourquoi ?

C'est un sujet important. J'ai écrit le scénario en 2024, donc je me suis forcément posé la question du regard sur les femmes. Dans le livre, quand Annie arrive à la colonie, les autres monitrices la regardent de haut. Elles sont moqueuses, voire harceleuses. Aucune n'est son alliée. De fait, Annie détonne par son âge, son milieu, son comportement... Mais il faut contextualiser. Si ce rapport aux femmes, et entre femmes, est si dur, c'est parce qu'il est lié au patriarcat, singulièrement à cette époque. Ce système ne vous permet d'exister que si vous êtes validée par les plus forts, les plus puissants... En l'occurrence, ici, à la colonie, le plus fort, celui qui fait la loi, c'est H, le moniteur-chef. Il n'hésite pas à gueuler sur les enfants de la colo de manière abusive, ou à fondre sur Annie tel un prédateur puis à la rejeter. Comme il l'a fait avec d'autres avant elle. Je pense à Monique, une monitrice des plus hostiles vis-à-vis d'Annie : pour

moi, elle est passée par H elle aussi, même si c'est une chose qu'Annie Ernaux ne développe pas dans son livre.

Vous avez dû inventer voire développer des personnages inexistantes ?

Oui. Dans le livre, hormis H., les personnages sont quasiment tous des figures seulement esquissées. L'idée était de partir de ces silhouettes et de les développer afin de leur apporter de la densité, tout en créant des liens d'affect qui n'existent pas dans le livre. Dans un seul et même but : raconter l'engagement et l'œuvre d'Annie. Par exemple, Claudine fait, dans le livre, partie du clan, peut-être vaguement plus sympathique que les autres, mais pas du tout un soutien lorsqu'Annie est harcelée, bizutée. Jouée par Maïwène Barthélemy, cette jeune fille obligée de cacher son homosexualité à l'époque, je l'ai complètement inventée.

Concernant le casting justement, vous avez un vrai parti pris.

Même si le film se passe en 1958 Il était important pour moi de travailler avec des actrices racisées et d'assumer ces anachronismes. Réaliser MÉMOIRE DE FILLE est un geste féministe et aujourd'hui la lutte féministe ne peut se penser sans antiracisme.

Afin de servir ce "je" qu'Annie Ernaux transforme en "nous" ?

Oui, et sa vision du monde, l'impact qu'elle a sur la jeunesse. Ce sentiment d'inclusion qu'elle lui offre... Quand elle a reçu un doctorat honoris causa à l'université de Rouen, je l'ai accompagnée. J'étais en pleine écriture du scénario et je lui ai demandé si je pouvais venir avec elle, afin de nourrir "l'entre les lignes" du livre. Et là, j'ai assisté à quelque chose de très émouvant : une jeunesse LGBTQ+ qui montait sur scène pour lui rendre hommage. Je me souviens d'un jeune homme qui racontait qu'il avait découvert Annie Ernaux grâce à sa grand-mère, qu'il s'était mis à la lire et il s'est retrouvé dans ses livres. Cette jeunesse-là, je voulais qu'elle soit incarnée dans mon film. C'est pour ça aussi que j'ai choisi des acteurs qui parlent comme des gens d'aujourd'hui. Je voulais qu'il y ait une sorte de dialogue, peut-être très impalpable, et tant mieux, entre le présent et le passé. Entre le livre et les lecteurs d'Annie de notre époque. Que ceux et celles qui se retrouvent en elle existent dans le film, qu'ils soient incarnés en 1958 comme en 2016, quand Valérie Dréville, qui joue Annie plus âgée, fait une lecture de « Mémoire de fille » au moment de la sortie du livre.

Même chose pour la séquence finale : Annie a eu un déclic en lisant Rimbaud mais cette scène et le personnage que joue Sephora Pondi n'existent pas dans le livre. Je me suis posé la question de l'incarnation - encore une fois - comment raconter l'engagement - la "rage" si je puis dire - ce désir d'écrire pour venger les siens. Mais je voulais aussi redonner sa place à la femme abyssinienne de Rimbaud.

Pas un rimbaldologue n'a questionné le silence de la compagne abyssine du poète français. J'ai découvert le livre d'Haji Jabir « Rimbaud, l'Abyssinien ». L'écrivain se fraye une trace vers cette figure de l'ombre qu'il nomme Almaz et crédite d'une conscience insurgée.

Inspirée par cette lecture, j'ai pris contact avec Sephora pour lui proposer de choisir avec moi des passages de « Mauvais Sang ». Cette scène, comme d'autres - ou d'autres choix de casting - s'inscrivent dans un geste d'écriture engagé - qui - même s'il s'éloigne du récit initial - ressemble à Annie.

La justesse de vos jeunes comédiens épate. A commencer par Tess Barthélémy qui porte le film de bout en bout dans le rôle d'Annie. Il n'est pas anodin de choisir sa propre fille pour un tel rôle : pourquoi elle ?

Le premier qui m'a suggéré le nom de Tess dans le rôle d'Annie est précisément celui qui m'a suggéré de lire « Mémoire de fille ». C'était une évidence pour lui... Pour moi aussi. Je ne veux pas m'abriter derrière une quelconque hypocrisie : c'est un privilège de grandir avec des parents artistes. Cela facilite les choses. Mais, pour vivre avec Tess, je savais aussi, au moment de choisir mon actrice principale, qu'elle possédait l'intériorité du personnage. Elle a une qualité très particulière à un si jeune âge, je vais essayer de le dire le mieux possible : elle étudie la vie. C'est une drôle de qualité - comme d'être constamment aux aguets. Ce goût pour l'intériorité des autres est un trait de personnalité qui, imbriqué dans son amour fou pour la lecture, me confortait dans l'envie de lui proposer le rôle.

Je me suis posé beaucoup de questions, nous nous les sommes posées ensemble, pour ne pas "ignorer" la réalité de cette filiation. Nous en avons d'ailleurs discuté avec Hélène Devynck tout un après-midi.

En effet je me suis aussi posé la question du rôle proposé par un parent - comment le refuser ? Ces questions viennent forcément quand on réfléchit beaucoup aux questions d'emprise. J'ai beaucoup parlé avec Mona Achache aussi. Et j'ai évidemment abordé la question de la transmission avec Annie Ernaux. Question à laquelle répond le film SUPER 8 réalisé par son fils David. La transmission est

un sujet qui est souvent revenu dans nos conversations, en amont même de ce projet, à la maison. C'est Tess qui un jour m'a dit : "mais la transmission, c'est dès la naissance".

Nous avons fait des essais, comme pour tous les autres actrices et acteurs, et je les ai montrés à Annie, comme tous les autres. Je n'ai pas spécifié qui était qui dans les essais - donc elle ne savait pas que Tess était ma fille.

Après ce processus, si j'ose m'exprimer ainsi, Tess s'est lancée dans "l'étude" d'Annie. Cela passait par un travail sur le corps, grâce notamment à la manière dont Annie décrit dans ses livres ses propres mouvements, sa gestuelle, son ancrage dans le sol. Tess a lu tous les livres écrits par Annie, regardé tous les entretiens, écouté toutes les chansons préférées d'Annie. Mais elle a également lu les livres que lisait Annie entre 15 et 20 ans. Avec Valérie Dréville, qui joue Annie en 2016, nous sommes allées rencontrer Annie toutes les trois.

Victor Bonnel (L'ÉPREUVE DU FEU), Maïwène Barthélémy (VINGT DIEUX), Louise Labèque (ZOMBI CHILD), Anja Verderosa (L'ÉPREUVE DU FEU) ou Guslagie Malanda (SAINT OMER), fine fleur de la nouvelle génération d'acteurs, composent un groupe de moniteurs très convaincant autour d'Annie. Comment les avez-vous choisis ?

Ils ont tous passé des essais, comme je le disais, je les ai montrés à Annie Ernaux. Ces jeunes actrices et acteurs sont arrivées et arrivés avec leur univers, et c'est précisément cela qui m'intéressait. J'ai beaucoup travaillé avec les actrices et les acteurs. Elles et ils ont également travaillé avec Karine Nuris, la coach, comme Tess d'ailleurs.

MÉMOIRE DE FILLE est votre deuxième long métrage, celui qu'on dit le plus difficile à faire, notamment pour les femmes cinéastes. Qu'est-ce qui vous a le plus motivée... ou le plus angoissée tout au long de cette aventure ?

La peur de décevoir Annie Ernaux, de ne pas être à la hauteur. Elle m'a fait l'honneur de me donner les droits de son livre. Elle m'a offert sa confiance. C'est un cadeau. Il fallait que j'en fasse quelque chose de bien. Je n'ai pas cessé d'y penser. On avait même mis une photo d'elle sur le combo pendant le tournage. Elle veillait sur nous, et vice versa. J'allais oublier de le dire : elle-même fait une apparition dans le film...



ENTRETIEN TESS BARTHÉLEMY

MÉMOIRE DE FILLE vous donne à jouer votre premier grand rôle au cinéma. Incarner Annie Ernaux, figure de la littérature française et du féminisme, n'est pas rien : avez-vous hésité ?

Quand j'ai découvert *Mémoire de fille*, l'ouvrage d'Annie Ernaux je me suis tout de suite identifiée à Annie, je me suis reconnue dans son histoire- alors que nous sommes si différentes. Et je n'ai donc pas eu de doute quand j'ai lu le scénario et passé le casting. En revanche, j'ai commencé à avoir peur quand les choses se sont concrétisées... Déjà parce que j'allais être entourée d'acteurs et d'actrices que j'admire. Il fallait que je sois à la hauteur. Et puis surtout parce que la responsabilité de l'œuvre m'a rattrapée. Annie Ernaux, l'une des rares femmes à avoir reçu le prix Nobel de littérature, a mis 50 ans pour écrire *Mémoire de fille*. C'est une histoire lourde pour elle, elle y raconte un moment de sa vie qui n'est pas anodin. En l'occurrence, ce viol pendant son stage de monitrice dans une colonie durant l'été 58, et l'onde de choc qui s'est propagée par la suite sur le reste de son existence. Car il s'agit bien d'un viol même si le mot ne figure pas dans le livre. Ça n'est pas rien d'incarner Annie lors de cet été là.

Vous aviez tout juste 20 ans au moment du tournage de MÉMOIRE DE FILLE. Que représentait Annie Ernaux pour vous, et que saviez-vous de son œuvre avant de vous glisser dans sa peau ?

J'avoue que je l'ai un peu découverte à ce moment-là. Mais c'est aussi parce que de mes 9 ans à mes 17 ans j'ai vécu aux Etats-Unis. Mes références étaient donc essentiellement américaines. En fait, grâce à Annie Ernaux et à *Mémoire de fille*, j'ai redécouvert la littérature française. Elle cite beaucoup de livres dans ce récit

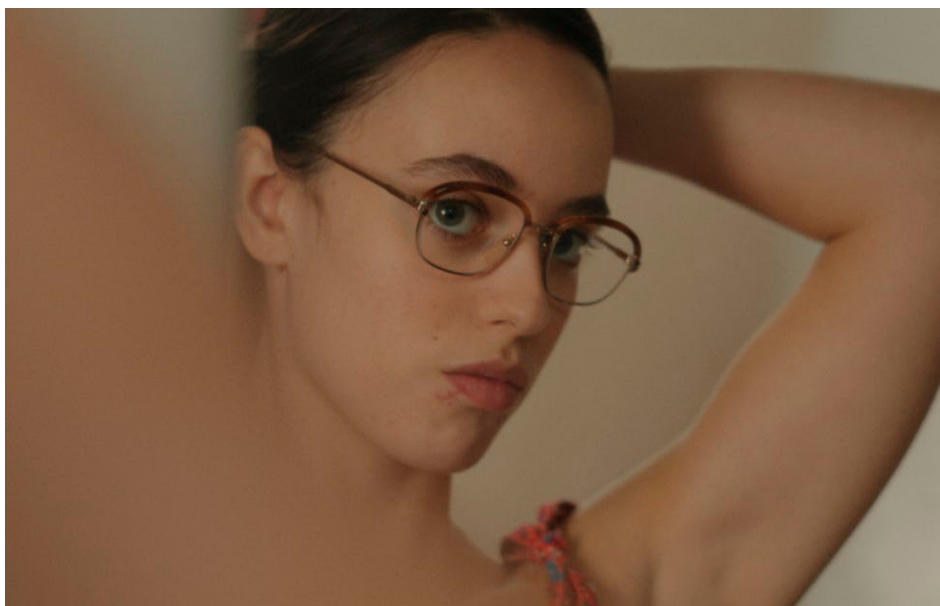
et pour cause : Annie, à 17 ans et demi, était une jeune fille curieuse qui lisait elle-même beaucoup. Pour avoir l'impression d'être elle à son âge, j'ai donc lu la plupart des livres qui sont cités ! *Mémoires d'une jeune fille rangée* et *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir, mais aussi Sartre, Camus...ou des ouvrages moins connus comme *Le Repos du guerrier* de Christiane Rochefort, paru justement en 1958. Ce dernier est un peu déconcertant pour une fille de ma génération. Et puis, bien sûr, j'ai lu une grande partie des œuvres d'Annie Ernaux. Je me suis surtout attachée à celles qui parlent de sa famille et de son enfance. J'ai voulu également me plonger dans *Passion simple*, pour apprendre comment elle écrivait sur la passion amoureuse. Tout cela a participé à mon travail de recherche et de documentation car je vois ce film comme un biopic, le « coming of age » d'une jeune fille. Il était donc important de me nourrir de tout ça.

Avez-vous éprouvé le besoin de la rencontrer ? Et si oui, comment s'est passée cette rencontre ?

Je l'ai rencontrée une première fois, très rapidement, après avoir assisté à une conférence à l'université Columbia à Paris. J'étais avec ma mère, qui, elle, a vraiment noué une relation suivie, profonde avec Annie Ernaux pour les besoins de son film. Et avec Valérie Dréville. J'étais assez intimidée. Ma vraie rencontre avec Annie s'est faite plus tard, lors du festival de Cannes, puisque MÉMOIRE DE FILLE a été sélectionné à "Un certain regard". On s'est retrouvées toutes les deux à déjeuner. Il y a d'abord eu un truc un peu de pudeur, de gêne entre nous, qui a fini par se briser le troisième jour. Elle m'a alors confié qu'elle avait été très touchée par le film et m'a dit des choses très gentilles sur mon incarnation.

Précisément, comment trouve-t-on la jeune Annie de 1958 quand on est soi-même une jeune femme de 2026 ? Par un vêtement, une coiffure, une gestuelle ?

Oui, un peu tout ça... Les lunettes m'ont bien aidée aussi. J'ai également pas mal travaillé sur sa façon de se tenir, de marcher. Annie vient d'un milieu populaire, modeste, provincial. Pas moi. Je me suis beaucoup renseignée sur ce que cela signifiait, intimement, que d'être un ou une transfuge de classe. C'est l'un des grands sujets du livre, et de toute l'œuvre d'Annie Ernaux d'ailleurs. Je me suis même nourrie des récits de Didier Eribon et d'Edouard Louis pour mieux comprendre, car j'avais peur d'embourgeoiser la jeune Annie de 17 ans et demi. Je craignais que cela s'entende à travers mon accent, mon phrasé. Quand je parle français, il arrive qu'on me dise que je sonne « aristo » ! J'ai tâché d'en gommer toute trace. Mais ça peut aussi passer par une manière d'être, de marcher, de réagir aux situations. Je suis danseuse de formation, j'ai donc un port de tête très droit, dans le contrôle - c'est instinctif : il m'a fallu le modifier. Surtout qu'Annie



se transforme tout au long du récit. Il y a un avant et un après le viol. De fait, il y a quelque chose qui s'effondre en elle au moment où elle le subit. Elle va se tenir différemment ensuite. L'après, c'est aussi le moment où elle va vouloir rentrer dans le groupe des autres monitrices et moniteurs, ne plus être tenue à l'écart. Elle change alors sa façon de s'habiller, elle lâche ses cheveux. En même temps, vouloir faire partie d'un groupe, trouver sa place, est une quête universelle quand on est adolescent. Je peux la comprendre facilement.

Irriez-vous jusqu'à dire que vous vous êtes sentie proche d'elle par endroits ? Et lesquels ?

Annie ne vit pas ses émotions à demi. Même si elle paraît subir les situations une bonne partie du film, elle est également animée d'une grande volonté. Là est son paradoxe. On le voit dans son envie absolue d'intégrer le groupe et, en même temps, d'être un peu spéciale. Je peux me sentir proche d'elle dans cette intensité. Cette envie de vivre tout jusqu'au bout. Mais je me sens aussi proche d'elle ailleurs, cette fois à travers son expérimentation d'une société patriarcale. Toute proportion gardée bien sûr... Je m'explique : lorsque je vivais aux Etats-Unis, j'habitais à Los Angeles et j'allais au lycée, d'abord dans un établissement public dédié aux arts, un peu comme dans le film "Fame" ... En gros, c'était un lycée assez où tout le monde était très queer et féministe, très engagé sur ces questions. Bien sûr, c'était le contraire de l'Amérique de Trump. Le choc a donc été rude quand je suis rentrée en France. Je découvrais les vannes homophobes décomplexées... J'ai vite compris que ça n'était pas le même endroit ! J'étais d'autant moins préparée que j'ai été élevée par une mère féministe.

Parlons-en... Il n'est pas anodin de travailler avec Judith Godrèche, votre mère et cinéaste, notamment sur un sujet aussi sensible que le viol. Comment s'est passée cette nouvelle collaboration ?

D'abord, je dois dire que l'idée de me donner à jouer Annie à 17 ans ne vient pas d'elle mais d'un ami producteur qui lui avait suggéré de lire le livre. Après, parce qu'elle venait de l'extérieur, cette idée a sans doute validé son envie initiale. Une chose est sûre : même si elle a écrit ce rôle en pensant à moi, elle l'a écrit seule. Bien sûr, je lui ai fait des retours sur les différentes versions du scénario, et comme c'est quelqu'un qui ne se braque pas du tout, elle a pu en tenir compte. Mais

c'est son film de A à Z. Un film d'époque qu'elle a voulu assez contemporain, pour que l'on puisse s'y projeter complètement, notamment ma génération. Je suis d'accord avec elle : Annie a un côté moderne. C'est une jeune fille qui a de grands espoirs pour son futur quand on la découvre. Elle a des rêves, des passions. C'est l'archétype de la jeune fille, si vous voulez. Ensuite, pendant le tournage, tout s'est passé de façon très fluide, très agréable avec ma mère. Déjà parce que c'est rassurant de faire un film sur un tel sujet avec quelqu'un de très féministe. La confiance est là. Et puis, on se comprend sans avoir besoin de se parler. Enfin, Judith sait créer un environnement très sain. Oui, je l'appelais Judith pour ne pas créer d'asymétrie avec les autres comédiens, et parce que le plateau est un endroit de travail, il fallait que ça reste pro. Le fait est que tout le monde a été traité de façon égale et cela s'est répercuté au niveau de l'ambiance. Les techniciennes et techniciens, notamment, ont été d'une douceur dingue. Mais je pense que c'est aussi parce que tout le monde était très sensible au sujet du film.

Venons-en, justement, au cœur du sujet, donc au tournage de la scène bascule du film, celle de la première fois traumatisante d'Annie. Était-ce une scène que vous appréhendiez, en dépit de cet environnement rassurant ?

Oui, parce que c'est le gros moment du livre. Cette scène de viol est décrite de façon très précise et très crue par Annie Ernaux. Je savais que le film allait lui être fidèle... Tout a été chorégraphié en amont et l'on a fait beaucoup de répétitions avec une coordinatrice d'intimité, Victor (Bonnell, qui interprète H, l'agresseur d'Annie) et moi. En fait, ce que j'appréhendais, c'est que ce soit un peu cliché. Comment être à la hauteur pour rendre compte d'une expérience qui traumatise les femmes ? Voilà la première question que je me suis posée. La seconde étant : comment montrer qu'en dépit de cette brutalité, du fait qu'elle a mal, Annie s'accroche jusqu'au bout à l'espoir que cela va devenir autre chose ? Complicé. Heureusement, j'étais rassurée par deux choses hyper importantes. D'une part, le film adopte tout du long le point de vue d'Annie. On est du côté de la victime, pour une fois. C'est sa vérité qui est montrée. Et d'autre part, je savais comment cette scène allait être découpée, notamment avec tous ces détails qui nous amènent ailleurs – ce plan répété sur l'ampoule dans la chambre par exemple. Tout est dit, pas besoin de surjouer. On comprend qu'elle s'accroche à des choses qui la rassurent. Et l'on comprend, juste par la mise en scène, qu'elle est dans un état de dissociation.

Puisqu'en effet tout est filmé du point de vue d'Annie, comment analysez-vous le regard ambivalent qu'elle porte sur H, le moniteur-chef de la colo et son agresseur ?

Je pense qu'elle s'invente une histoire d'amour pour dealer avec la réalité, bien trop dure. Elle n'est pas amoureuse, mais elle se sauve en se disant amoureuse de lui. Au départ d'ailleurs, elle n'est pas attirée par lui. C'est seulement quand elle danse le rock avec lui, quand il surgit d'un coup dans son champ de mire, tel un prédateur, qu'elle se retrouve prise dans un tourbillon. Elle se sent choisie, et même flattée : la scène est d'autant plus intéressante que H sourit. Sauf qu'il sait très bien où il va et qu'elle ne contrôle plus rien. Tout va trop vite, elle n'a pas le temps de réaliser. Il faut aussi se rappeler que c'est le premier. Elle ne sait rien des hommes ni de la sexualité. Alors elle se dit : ah, c'est ça d'être aimée, d'être désirée ? Elle crée cette histoire à partir de rien. C'est aussi pour ça que c'est bouleversant.



Outre Victor Bonnel vous êtes entourée d'une troupe de jeunes comédiens aussi divers que charismatiques (Anja Verderosa, Guslagie Malanda, Maïwène Barthélémy, Louise Labèque...). Comment avez-vous trouvé votre place au sein de cette belle équipe ?

Il y avait une pression, un défi, c'est indéniable. Comme Annie, et comme beaucoup de femmes, je connais bien le syndrome de l'imposteur... Mais en vrai, je me trouvais trop chanceuse de travailler avec eux. Je connaissais presque tout le monde, à part Louise et Maïwène. Et tout s'est mis en place assez vite entre nous. Probablement parce qu'on avait tous envie que cela se passe bien. Je crois que cela m'a aidée, aussi, que d'avoir envie de trouver ma place au sein de ce groupe. De leur dire : « ce rôle, je peux le faire ». D'une certaine façon, cela faisait écho au parcours de mon personnage...

Quelle est, pour finir, votre scène préférée du film et pourquoi ?

C'est la scène où Sephora Pondi lit des extraits d'*Une saison en enfer* d'Arthur Rimbaud. Elle y est magnifique. Cette scène fait partie des scènes qui mènent vers l'émancipation d'Annie. Comme la scène avec la professeur de philosophie, Annie entend pour la première fois des femmes qui parlent de la condition féminine. Des mots qui viennent contraster son expérience avec H. Il est si difficile, parfois, de nommer les choses, surtout quand on est jeune. Or la littérature, et la poésie, peuvent sauver. On peut se construire à partir de ce qu'on lit ou, plus tard comme Annie, de ce que l'on écrit. C'est cela aussi que raconte le film.





© Dorian Prost

BIOGRAPHIE JUDITH GODRÈCHE

Actrice, réalisatrice, scénariste, productrice et autrice, Judith Godrèche apparaît dans près d'une cinquantaine de projets cinématographiques.

Elle débute sa carrière au cinéma en 1981, avec le film de Nadine Trintignant *L'été prochain* et a depuis enchaîné les rôles au cinéma, à la télévision et au théâtre. Nommée aux César à plusieurs reprises, Judith Godrèche a travaillé avec de nombreux(ses) cinéastes à travers le monde tel.les que Sophie Fillières, Cédric Klapisch, Emmanuel Mouret, Park Chan-Wook, Patrice Leconte, Olivier Assayas, Jerzy Skolimowski, François Ozon, Tonie Marshall, Patrick Brice, David Wain ou encore Ovidie.

En 2010, elle écrit et réalise son premier film *Toutes les filles pleurent*, puis repasse derrière la caméra en 2023 avec *Icon of French Cinema*, diffusée sur Arte et co-produit par A24, série qu'elle a écrite et dont elle partage l'affiche avec sa fille Tess Barthélemy.

En 2024, elle écrit et réalise le court-métrage *Moi aussi*, qui fait l'ouverture d'UN CERTAIN REGARD au Festival de Cannes, dans lequel apparaissent une partie des personnes qui lui ont écrit pour témoigner des violences sexuelles et sexistes dont iels ont été victimes.

Janvier 2026, elle publie *Prière de remettre en ordre avant de quitter les lieux* aux Editions du Seuil.

En 2026, Judith Godrèche adapte et réalise *Mémoire de fille* d'après l'ouvrage d'Annie Ernaux.



LISTE ARTISTIQUE

Annie	Tess Barthélemy
Annie	Valérie Dréville
H	Victor Bonnel
Mère Annie	Ariane Labeled
Claudine	Maïwène Barthélemy
Catherine	Anja Verderosa
Jeannie	Louise Labèque
Monique	Manon Valentin
Marie-Thérèse	Esther Archambault
Pierre	Mamadou Sidibé
Jean-Marie	Thibault Bonenfant
Jacques	Lancelot Courcieras
Guy	François-Xavier Raffier
Odette	Léa Leviant
Rose	Guslagie Malanda
L'Actrice	Séphora Pondi de la Comédie Française
La directrice d'études	Georgia Scalliet
Renée	Marie Bucas-Français
Docteur B	Loïc Corbery de la Comédie Française
La prof de philo	Victoire Du Bois
Julie	Sophie-Marie Larrouy
Mehdi	Imraan Afkir
Juliette	Vittoria Andreoli
Le directeur de l'aérium	Padrig Vion

LISTE TECHNIQUE

Réalisatrice	Judith Godrèche
Scénario	Judith Godrèche
Adapté de l'ouvrage	« Mémoire de Fille » de Annie Ernaux
Musique originale	FAUX AMIS
Image	Joachim Philippe
Montage	Guillaume Luras
Décors	Damien Rondeau
Costumes	Elisa Ingrassia
Casting	Sophie Lainé Diodovic - ARDA
Assistante mise en scène	Mathilde Kraemer
Scripte	Judith Dozières
Son	Olivier Pelletier
Montage son	Rosalie Revoyre
Mixage	Nathalie Vidal
Maquillage	Clémentine Douel
Coiffure	Geoffrey Coppini
Électricité	Xavier Sentenac
Machinerie	Bruno Martin
Assistant opérateur	Florent Tité
Directeur de production	Sébastien Lépinay
Directeur de post-production	Adrien Léongue
Superviseur musical	Thibault Deboaisne
Produit par	Carole Lambert, Marc Missonnier
Coproduit par	Judith Godrèche, Bastien Sirodot, Cédric Iland
Une production	Moana Films, Windy Production
En coproduction avec	La Chambre Rose, France 2 Cinéma, Umedia
Avec le soutien essentiel de	Canal +
Avec la participation de	France Télévisions, Ciné+ OCS
En association avec	Cofimage 37, Indéfilms 14, La banque Postale Image 19, uFUND
Avec le soutien de	La région Île-de-France, La région Normandie, La SACEM
Ventes Internationales	Paradise City Sales
Distribution	Jour2fête